

CÉCILE SEINGRAD

La Procession du Langar



Cécile Seingrad

La Procession du Langar

© Cécile Seingrad, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6332-7

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Le désir soufflait puissant sur Jules Brandes, le grand B, et sa femme Charlotte quand ils sont montés sur le Roc de Chère, essoufflés, les joues rouges du vent d'automne qui agitait les eaux du lac au pied du roc. Ils auraient voulu s'envoler comme Icare au-dessus de ce bleu époustouflant, ou comme Dumbo, l'éléphant volant, car Jules et Charlotte avaient la majesté et l'ampleur de Babars régaliens. Le désir les tirait, les attirait, irrémédiablement vers cette espèce de berceau bleu blotti au creux des montagnes vertes, un lac glaciaire rescapé des réchauffements et des plissements. Vite, vite, on s'était enquis des terres à vendre autour du lac. Il y avait quelques vignes qu'un certain Gaston Barru pourrait vendre. Mais sans hâte, et sans enthousiasme. Les Savoyards ne sont pas âpres au gain, mais pas non plus possessifs. Des granges, des chalets, des mazots s'effondrent lentement dans les prés et les alpages. Le Savoyard enlève son chapeau et se gratte la tête.

— Vendre ? Il fait la grimace. — Mouais... *Chsépa*. Faut voir, faut que j'en parle à mon frère (ou ma femme, ou mon fils, ou la grand-mère).

Il y en a eu d'autres, des Parisiens, qui sont passés par là. Mais celui-là, ce Brandes, est un artiste comme Monsieur Theuriet, mais lui c'est un peintre. Justement Monsieur Theuriet s'est fendu d'une visite à Gaston Barru. Ils ont pris une barque et deux rameurs pour traverser le lac, de la rive est vers la rive ouest. Barru habite Duingt où il a des vaches. À Talloires il ne vient que pour s'occuper des vignes. Mais les vignes, c'est beaucoup de travail et le vin n'est pas fameux. Mieux vaut acheter du vin d'Italie, moins cher et plus gouleyant. Affaire conclue. Le jour même les nouveaux propriétaires se promènent dans leur vigne. La maison s'élève déjà sous leurs yeux. Elle sera juste au bord du lac, au plus près. On parle même d'une véranda au-dessus des eaux avec une trappe pour pêcher la perche et la féra comme font les pêcheurs d'Asie. Ou un carrelé comme au Kérala. Jean, le petit B, est tout excité, prêt à en construire un immédiatement. Les Indes, ils en ont encore plein les yeux, la bouche, les oreilles et la mémoire. Ils en reviennent tout juste, d'un voyage de neuf mois. La maison Brandes sera un morceau de Kérala au milieu des montagnes, des prés et

des vignes. Le lac sera leur *backwater*. Le grand B piétine sa terre de son pas d'éléphant sacré, et sa femme hume l'odeur des eaux à la fin de l'été à travers les voiles qui enturbannent son chapeau. Talloires ne perd rien à vendre ses vignes. Oyez, oyez bonnes gens ! Le Maharadjah le grand B est arrivé sur vos rives.

Dix mois plus tard, la maison a pris forme. L'énorme carcasse de bois a déjà son toit de tuiles rondes. Ou plutôt ses toits : cinq en tout qui se chevauchent, dominés par le plus grand au-dessus de l'énorme atelier. Charlotte a sa loggia florentine, souvenir d'Italie. Jules Brandes a son pavillon moghol dans le jardin, le même que dans les jardins d'Hyderabad, mais construit en bois. Le marbre blanc ne sied pas à la Haute Savoie. S'enfonçant droit dans le lac comme à Bénarès, la villa a ses ghâts en pierre d'où bientôt ils descendront tous en procession à l'heure sacrée du bain de lac, au zénith du dieu soleil, avant le déjeuner. Jean, lui, fourbit ses pinceaux. Son père lui a donné toute licence pour peindre une fresque sous les arcades qui habillent le haut mur aveugle de l'atelier.

Le village de Talloires ne semble pas trop ému de cette tribu loufoque, qui a le mérite d'être très divertissante. Même leur façon de s'habiller est particulière. Des chapeaux blancs de coloniaux, des pantalons de lin vastes comme des tentes pour contenir les reins larges du grand B. Des falbalas qui s'emmêlent et s'entortillent dans les coups de vent, des voiles épais d'orientale pour se protéger du soleil et des poussières pour Madame Brandes. Le fils affecte plutôt un style d'explorateur anglo-saxon avec des chemises à col cassé, des gilets, des vestes, des souliers de cuir roux. Ils ne se baignent pas tout nus, c'est déjà ça. Bien que certains rapportent avoir vu le vieux pachyderme descendre ses ghâts au petit matin dans l'opulence de sa chair rose et blanche. Quant aux notables en villégiature au bord du lac, ils hochent la tête avec un fin sourire.

« Des artistes, que voulez-vous, des artistes... »

On pourra toujours commander des portraits de famille à l'illustre Grand B. Ce qui se passe au bord du lac ne les regarde qu'eux et le bain de midi, le bain officiel, ne se déroule qu'en maillot de bain. Et en jupe longue pour Madame.

Jean a construit son carrelot chinois à la mode de Cochin. En réduction, car un mât de trente mètres de haut rivaliserait un peu trop avec la façade de la maison. Pendant dix jours, vingt jours, on a descendu le filet en ombrelle jusqu'à l'eau. Bernique ! Il faudrait aller beaucoup plus loin du rivage, mais là impossible

d'ériger un mât, le lac ne leur appartient pas. Il s'est consolé avec des nasses qu'il a tressées lui-même avec de l'osier. La pêche n'est pas très bonne, et en plus personne n'aime les poissons d'eau douce. Des écrevisses, peut-être, mais il n'y en a plus beaucoup, et en plus la peste des écrevisses sévit dans la région.

Jean retourne à sa fresque. L'arcade fait quinze mètres de long et six de haut. Une procession immense va l'habiter. Personne ne s'inquiète trop. L'arcade est surtout visible du lac, et à moins d'être en bateau ou en train de nager, on ne la verra pas beaucoup. Jean dessine d'abord. Il l'a encore dans les yeux cette procession du Langar à laquelle le Nizam a convié le grand B et sa famille lors de leur séjour à Hyderabad. Ce champ de turbans aux couleurs joyeuses, et aux fenêtres ces femmes voilées à la musulmane, mais voilées de mousselines de mille couleurs. Le clou de la procession ce sont les éléphants, dorés des pieds à la tête, coiffés de chapes de velours vert ou violet, frangées d'argent, qui descendent en pointe jusqu'aux trompes impatientes qui se balancent en tout sens, inquiétantes comme des serpents. Les animaux sont couverts de bijoux comme des princes. Trois rangs de chaînes dorées autour du cou, des bracelets d'argent massif autour des pieds énormes. Sur le dos des éléphants, impassibles dans leurs tourelles, les rajahs en brocart jaune, rose ou ciel. Et au sommet du crâne, entre les deux formidables oreilles, le cornac à califourchon brandissant d'une main un grand chasse-mouches en crin de cheval, et de l'autre tenant ferme la pointe de fer dans la blessure que porte l'animal derrière l'oreille. Et les chevaux avec leurs cavaliers rose pâle, vert, jaune amadou, cramoisi, assis sur des selles d'or, d'argent, de satin ou de velours agitent le masque bridé qui leur couvre le front et les naseaux. Et les chameaux aussi processionnent pour la fête du Langar. D'un pas lent et souverain, caparaçonnés de rouge, montés par des hommes vêtus de noir. Les soldats portent sur leurs épaules des fusils longs comme des lances aux crosses incrustées d'argent et d'ivoire. Leur marche est une danse qu'accompagnent sur trois notes les sons des tambours, deux graves et une aiguë. À leur tête, dansant comme eux, le sabre à l'épaule, quatre capitaines miment le combat. Cinq heures ils sont restés dans la loge du Nizam, à côté du premier ministre, à regarder passer les trois cents éléphants et les trente mille hommes en armes.

Les pigments ramenés de Jaipur sont tous rangés dans une vieille armoire normande dont on a segmenté les tiroirs en casiers pour chaque couleur. Mais c'est bizarre, depuis quelques jours une armée de chatons se promène dans la maison en laissant des traînées roses, jaunes, bleues, blanches. Les coussinets de

leurs minuscules pattes sont de vraies palettes de peintre avec toutes les couleurs de l'arc en ciel. Quant à la mère, une siamoise d'habitude beige et noire, elle est aussi de toutes les couleurs. En tirant les tiroirs aux pigments, Jean découvre vite le pot aux roses. Toute la portée est née dedans. La chatte à la recherche d'un nid douillet pour ses chatons n'a rien trouvé de mieux que l'armoire aux couleurs, à l'abri des regards, des courants d'air et de la lumière. Le problème c'est qu'en batifolant la famille chat a tout mélangé. Maintenant qu'ils sont suffisamment grands, on les transporte tous dans le cellier sous la cuisine qui ne sert qu'au bois coupé. Jean peut enfin se mettre au travail. Juin est le meilleur moment. La lumière du soir dure infiniment éclairant les arcades jusqu'après le dîner. Il ne fait pas froid, ni trop humide. Les couleurs sèchent bien. Jean déambule en dhoti, court à la façon de Gandhi. Mais il a choisi un coton bleu-vert comme ses yeux plutôt que le blanc traditionnel.

La procession émerge lentement sur le mur blanc. Des lignes, des formes, des personnages. En tête les tambours, puis les flûtes. Puis les archers, l'arc bandé. Un éléphant, un immense éléphant blanc au cœur de la fresque qui se dresse sur ses pattes arrière au signal du fantassin qui brandit son épée. Dans la tourelle, le rajah tout en blanc ceint de perles énormes. Une panthère chemine derrière l'éléphant. Viennent ensuite les chevaux noirs montés par des cavaliers en turban enveloppés dans de longs manteaux bleu turquoise. Enfin les fantassins, la lance à la main comme les soldats de Sparte. Des palmiers balancent leurs palmes comme des plumes. Des oiseaux aux fières aigrettes volettent dans les airs. Des traces roses et ocre ornées de feuilles vertes figurent l'avenue poussiéreuse où se déroule la procession. Jean plonge dans le lac et s'arrête à quelques mètres pour contempler sa fresque. Au-dessus du bleu-vert des eaux irisées par le soleil de midi, la procession du Langar s'avance. Il jure qu'elle bouge, ils marchent tous ces personnages, pour l'éternité. 1912. Ils ont repris vie ce jour de Juin 1912, quand la tribu du Grand B. s'est installée dans son palais du lac avec la désinvolture de nomades qui posent leur tente en plein désert.

II

La pluie a coulé sur les murs, ces pluies d'août qui lacèrent comme les cordes des flagellants à la fête du Moharram. Les perles du rajah et les bleux des manteaux ont pâli, mais tous, l'éléphant, la panthère, les oiseaux, les singes, les chevaux, les bœufs, les chameaux, les fantassins et les cavaliers, tous avancent, sûrs et fiers sur le chemin de leur vie éternelle sous les arcades de la maison.

La procession. Jeannie l'a vue pour la première fois en plein midi. Entre les branches d'un arbre immense aux feuilles énormes vert jaune si fort incliné au-dessus des eaux qu'il en cache la maison aux yeux des canoteurs qui sillonnent le lac en tous sens. Dans le zénith aveuglant, les eaux clapotent en millions de flicflacs. Le tronc de l'arbre est sur la rive, mais ses branches et ses racines plongent dans l'eau. S'agrippant au feuillage, Jeannie se hisse sur la rive étroite. La maison n'est qu'à quelques mètres de l'eau qui doit éclabousser la façade quand les orages éclatent sur le lac. Au-dessus de l'arcade, sur la galerie couverte à la florentine, les fenêtres ont leurs volets fermés. L'herbe n'a pas été coupée dans le jardin. Les buissons n'ont pas été taillés. Une grosse souche pourrit en plein milieu. Au-delà de l'arcade, une autre aile de la maison se déploie avec une pergola qui s'appuie sur une colonnade aux têtes de nymphes grecques. À côté, un petit balcon ballonnant à la mode baroque. Quelle drôle de maison ! Une espèce de folie, un peu lourde de proportions et remplie de citations d'époque comme les palais des années folles sur Sunset boulevard. Pas de chien, personne. Une barque retournée au fond du jardin. Une vieille voiture garée devant le portail qui ouvre sur l'allée asphaltée qui remonte vers le village.

Si Rose savait que Jeannie est en train de nager dans les eaux diaphanes où elle nageait jadis. Mais Rose ne sait rien. Jeannie en principe est à Paris pour encadrer une meute d'horribles étudiants Américains gâtés qui passent leur temps à regarder leur écran de téléphone entre deux orgies de bouffe. Elle n'a pas dit à sa mère que le programme comporte aussi une semaine à la Fondation MacJanet à Talloires. Les travaux ne reprennent pas avant quatre heures. Trois heures de pure béatitude dans le berceau bleu du lac au creux des montagnes.

Drôles de montagnes aux crêtes en cuvettes comme les volcans de la Polynésie.

Elle s'est assise en tailleur sur les planches mouillées du ponton. Un bateau glisse au large. Le lac lisse comme une glace s'irrite légèrement, puis commence à se mettre en colère, sérieusement. Fier et nonchalant, le gros bateau s'éloigne vers la roselière. Elle s'allonge sur le dos. Dans le ciel qui clignote à force de lumière diffractée, les ailes rouges, bleues, jaunes des deltaplanes se balancent tranquillement le long des pics de la Forclaz.

Dans la pénombre rouge de ses yeux fermés, Jeannie sombre lentement. Elle se souvient d'un somme sur un quai étroit d'une île de Vénétie. Il faisait lourd sur la lagune. Venise était étouffante. Elle avait pris un vaporisateur pour avoir de l'air. À Murano à l'heure de la sieste, tous les touristes étaient partis, déjeuner ou dormir. Elle s'était assise au bord d'un petit canal. Tout semblait en réduction à Murano. Les maisons, les quais, les canaux. Les maisons surtout avec leurs couleurs éclatantes de joujoux. Elle s'était allongée sur les pavés du quai à peine plus large qu'un grand lit. Comme dans les barques à fleur d'eau, elle pouvait toucher de la main l'eau saumâtre rendue trouble par la chaleur infernale. Un complet abandon sur la voie publique dans un pays étranger, quoi de plus inconsideré ? Jeannie s'était endormie lentement, comme on sombre dans la vase chaude. Au réveil, le quai était toujours désert et les maisons multicolores, impavides derrière leurs volets entrouverts. Le soleil redescendait et la chaleur aussi.

Quand elle ouvre les yeux, elle voit les personnages, les animaux s'ébranler sous les arcades dans le soleil qui papillote entre les branches de cet arbre énorme qui joue les paravents au bord du lac. Il ne manque que la musique. Et là voilà d'un coup qui claironne, stridente, aigue. Jeannie se redresse. Une voiture entre dans la propriété en klaxonnant. D'un bond, elle saute dans l'eau. Elle ne veut pas les voir, les propriétaires. Elle ne veut pas non plus se faire tancer comme une intruse. Encore heureux qu'il n'y ait pas de chiens.

Les chers étudiants sortent de la salle de conférence. Jeannie a eu à peine le temps de se faufiler avant la fin. Jimmy lui fait un clin d'œil quand il arrive à sa hauteur dans la salle.

« Jeannie ! s'exclame-t-il.

— *Yes, Jimmy ? Did you enjoy the talk ?* »

— *Sure. And you ?* demande-t-il avec un sourire moqueur. *So what's up tonight ?*

— Dîner aux chandelles à la Villa des Fleurs, répond Jeannie du tac au tac. Jimmy hausse les épaules.

— Et pourquoi pas un pique-nique pour changer ? J'en ai marre de ces dîners français qui durent trop longtemps.

— Pensez à ceux qui n'ont rien à manger ! claironne Jeannie. C'est ce que me disait toujours ma mère quand je n'avais pas faim à table. Elle s'y connaît, elle est Française et elle a eu faim pendant la guerre à Paris.

Jimmy ouvre des yeux ronds.

« Votre mère est Française, de Paris ? *Wow*, chic, très chic ! Mais elle y habite toujours ?

— Non. Elle est partie en Amérique après la guerre pour pouvoir manger justement. Mon grand père n'avait plus de travail en France après-guerre. Il est parti pour New York avec ma mère. Les affaires reprenaient plus vite en Amérique.

— Quelle histoire ! s'exclame Jimmy. *How romantic !* Il regarde Jeannie du coin de l'œil. Mais il faisait quoi votre grand-père ?

— C'était un artiste. Un céramiste. Il faisait des objets en terre cuite émaillée, des plats, des pots, des lampes. Il a fait des pièces pour le Normandie.

— *Wow !* s'exclame Jimmy, *that's pedigree !*

Ils ont tous trop bu. De l'Apremont qui pétille. Au dessert, ils se mettent tous à chanter. *America, America, God shed his grace on thee, and crown thy good with brotherhood from sea to shining sea !*

— *Let's have a swim !* ordonne Jimmy en se levant, faisant mine de dégrafer son pantalon.

La patronne du restaurant fronce les sourcils et s'approche de Jeannie.

— Madame, pouvez-vous leur dire... »

— Allons faire un tour au bord du lac, crie Jeannie à la cantonade. Ils se lèvent